

---

---

## L'ERREUR D'UN BON PÈRE.

UN jour que Voltaire étoit malade , nous étions auprès de son lit , le sage Vauvenargue , le bon Cideville , et moi , bien jeune encore. Voltaire parloit de Térence , du charme de son naturel , de la pureté de son style , de la vérité , mais de la foiblesse de son pinceau. Par exemple , nous disoit-il , ce caractère si singulier , et cependant si vrai , d'un père qui se punit lui-même d'avoir trop usé de rigueur envers un fils son unique espérance , qu'il a réduit à s'éloigner de lui ; ce caractère qu'il pouvoit rendre si touchant , il l'a manqué. Nous lûmes la première scène. Voyez , nous dit Voltaire , l'intérêt qu'elle annonce ; et dans la suite , cet intérêt s'évanouit : ce Ménédème n'est plus rien qu'un bonhomme , presque imbécille.

Je connois , dit Cideville , dans ma Province un Menédème octogénaire , qui , après avoir été bien malheureux , a fini par être le plus heureux des hommes. Voyons , lui dit Voltaire ; et Cideville reprit ainsi :

J'avois pour guide et pour modèle , dans mon état d'homme de Robe , un Magistrat célèbre par son intégrité encore plus que par ses lumières , le Président de Vaneville. Les plus belles années de ma jeunesse s'étoient passées auprès de lui. Veuf , et remarié , il avoit trois enfans ; un fils de sa première femme , qu'il avoit tendrement aimée ; et deux de la seconde , qu'il aimoit encore plus. Je le croyois heureux dans son intérieur domestique ; et la sérénité peinte sur son visage , me faisoit cette illusion. Mais insensiblement je vis son humeur s'obscurcir. Bientôt j'appris qu'il envoyoit son fils aîné loin de la ville , à l'école d'un Maître dont on parloit avec éloge ;

éloge ; c'étoit le Prieur d'un village voisin de la forêt de Lions.

A quelques mois de là, M. de Vaneyville me parut agité d'une violente inquiétude : il n'étoit pas homme à laisser pénétrer ce qui se passoit dans son ame ; et trop respectueux pour le lui demander , je me bornai à redoubler de soins auprès de lui. Il me vit sensible à ses peines , et il m'en sut bon gré ; mais il ne m'en dit point la cause. Peu d'années après , il perdit ses deux autres enfans et sa seconde femme. Je lui en marquai mon affliction ; et lui , d'un air sévère , *le Ciel est juste* , me dit-il. Ces mots furent accompagnés d'un soupir et d'un long silence. Enfin il m'annonça qu'il alloit s'éloigner du monde , et se retirer dans un petit domaine solitaire , appelé Flamais , voisin de Neufchâtel. Ses adieux furent tristes ; et dans les miens , je lui demandai la permission de lui écrire , et de l'aller voir quelquefois.

Tom. II.

N

## 194 L'ERREUR D'UN BON PÈRE ,

Mon ami, me dit-il avec une douceur mélancolique, je ne vous oublierai jamais ; laissez-moi cependant quelque temps seul avec moi-même : dès que j'aurai repris le goût de la société, ce sera sûrement la vôtre que je souhaiterai. Attendez que je vous écrive. Et en m'embrassant il ajouta : Adieu ; Cideville, ne vous mariez pas deux fois.

Ce conseil qui sembloit lui échapper malgré lui, n'avoit cependant aucun trait avec sa situation présente. Il avoit eu deux femmes ; mais il étoit veuf. C'étoit sur-tout depuis son veuvage que son cœur me sembloit flétri ; et j'attribuois à la solitude où il étoit réduit, cet emûr de lui-même dont je le voyois consumé. Il partit ; et je fus trois ans sans recevoir de ses nouvelles ; je m'en croyois presque oublié. Il m'écrivit enfin de l'aller voir. Je me rendis bien vite auprès de lui ; et en arrivant, je le trouvai à table à côté

d'une jeune et jolie villageoise, ayant vis-à-vis d'eux un jeune villageois, et un homme d'un âge plus avancé, qui, vêtu simplement, avoit encore l'air de la ville. Pour lui, dans son extérieur à demi rustique, rien ne me rappeloit mon ancien Président; et au lieu de cette ample et fausse chevelure à laquelle mes yeux étoient accoutumés, je ne lui vis plus qu'un front chauve et couronné de cheveux blancs; j'avois peine à le reconnoître.

Venez, me dit-il, mon ami, venez vous asseoir au milieu de ma famille; embrassez mon fils et sa femme. Oui, sous cet habit simple, c'est ma bru, c'est Mademoiselle de Léonval que vous voyez, pupille de ce galant homme, mon voisin, Monsieur de Nelcour, à qui je dois tout le bonheur de mes vieux ans. Vous avez eru voir, je parie, dans ces jeunes époux mon Jardinier et ma Jardinère? Vous ne vous êtes pas trompé; c'est leur état, et c'est

196 L'ERREUR D'UN BON PÈRE ,

aussi le mien ; nous cultivons ensemble les jardins que vous allez voir.

Le dîner fut bon , mais frugal , et assez semblable à celui des Disciples de Pythagore : peu de viandes , mais des légumes excellens et en abondance , et des clayons chargés de fruits délicieux.

Oui , délicieux , dit Voltaire ; mais passons vite dans les jardins. Je suis impatient d'entendre ce que le vieillard va vous dire.

Eh non ! de grace , dit Vauvenargue , laissez - nous voir un moment à table ce bon père avec ses enfans : on est si bien soi - même avec d'honnêtes gens heureux !

Ils l'étoient tous les trois , continua Cideville , chacun selon son caractère : le père , en homme dont le cœur longtemps oppressé de tristesse , venoit de s'ouvrir à la joie ; le fils , en homme qui se glorifioit d'être enfin parvenu à rendre heureux son père ; la jeune

femme, d'un air modeste, mais sensible, se félicitant d'ajouter au bonheur de l'un et de l'autre, et jouissant de leur tendresse mutuelle autant que de l'amour qu'elle leur inspiroit.

La promenade après le dîner nous dispersa dans les jardins : on y reconnoissoit l'oeil et la main du Maître. C'étoit le luxe de la Nature, le spectacle de l'abondance répandue sans symétrie, avec tout l'agrément de la variété. Aux branches du prunier s'entrelaçoit la vigne ; un quinconce de cerisiers ombrageoit des planches de fraises ; des espaliers fertiles formoient l'enceinte des carrés où pommoit la laitue, et où se gonfloit le melon. Tout cela, dit Voltaire, avec de l'harmonie, pourroit être agréable en vers ; mais, mon ami, l'art de conter en prose, c'est de décrire légèrement, et de passer vite à la scène.

M'y voilà, dit Cideville.

N 3

## 108 L'ERREUR D'UN BON PÈRE,

Dès que l'on s'aperçut que M. de Vaneville vouloit être seul avec moi, on s'éloigna de nous. Alors nous nous assimes sous un berceau de chèvrefeuille ; et ce vertueux homme me prenant par la main : Vous voyez , me dit-il , à quoi se passe à présent ma vie. Elle est pleine, tranquille, agréablement occupée ; et le travail, l'appétit, le sommeil , le repos de l'ame, un doux et paisible intérêt aux scènes de l'année , variées par les saisons , mes soins récompensés , et , presque tous les ans , mes espérances fidèlement remplies ; enfin par-dessus tout , le doux spectacle des amours et du bonheur de mes enfans : voilà les biens que le Ciel réservoit à la vieillesse de votre ami. Ce n'est pas le soir d'un beau jour , mais c'est le plus beau soir du jour le plus sombre et le plus horrible.

Vous avez vu mon cœur flétri par le chagrin. Je vous en ai dérobé la



cause; mais, Cideville, je puis enfin le déposer dans votre sein, ce secret si long-temps caché.

Après avoir perdu une femme aimable et sensible, n'ayant d'elle qu'un fils encore enfant, je sentis douloureusement le vide de mon ame et la solitude de ma maison. Au lieu que le bonheur de mes soirées m'avoit jusqu'alors consolé, dédommagé des travaux du jour, l'image de ce deuil silencieux et solitaire que je retrouverois chez moi en y rentrant, fut tous les jours pour moi une perspective effrayante; et je désespérois de m'y accoutumer, lorsque j'entendis, dans le monde, parler d'une fille bien née, et d'un âge où l'esprit, les mœurs, le caractère doivent être formés. On la citoit comme un modèle de raison, de bonté, de sagesse et de modestie. Je voulus la connoître, et je vis, en effet, ou du moins je crus voir qu'elle méritoit ces éloges. Je l'épousai. Elle fut

## 200 L'ERREUR D'UN BON PÈRE ;

telle qu'on me l'avoit promise, jusqu'au moment où elle devint mère, ou plutôt elle fut pour moi toujours la même jusqu'à sa mort ; et ce ne fut qu'à mon insçu, et à l'égard du fils de ma première femme, qu'elle changea de caractère, et que l'excès de l'amour maternel anéantit en elle tout autre sentiment.

Je l'avois vue, au commencement de notre mariage, chérir mon fils presque aussi tendrement que s'il avoit été le sien ; et lorsqu'elle changea, elle mit tant d'adresse à me cacher l'aversion qu'elle avoit prise pour cet enfant, que je ne m'en aperçus jamais.

Tout occupé des fonctions de ma place, vous savez si j'avois la liberté de suivre l'éducation de mes fils. J'en laissois le soin à ma femme ; elle en fit son affaire, et ceux qu'elle y employoit lui étoient subordonnés : ainsi, même en les consultant, je ne savois que ce qu'elle vouloit que l'on

me fit savoir , ou que l'on me fit croire.

Son chagrin profond et secret étoit de penser que l'enfant de ma première femme avoit mêmes droits que les siens au partage de ma fortune. C'étoit pour elle un Etranger qui venoit leur voler leur bien. Vous concevez quelle amertume cette aversion dut répandre sur les premières années de mon enfant. A cet âge , l'homme est doué d'un sentiment très-vif d'équité naturelle , et mon fils sentit de bonne heure qu'on étoit injuste envers lui.

Je l'ai remarqué , dit Voltaire , l'enfant , s'il est justement puni , se soumet sans murmure : il s'est jugé lui-même ; et lorsqu'il se révolte , c'est que le châ-timent qu'il subit n'est pas mérité. Il y a donc bien , dit Vauvenargue avec sa douce voix , une loi primitive gravée au fond des ames ? Et quel est le Gra-veur ? Le même que mon Horloger , dit Voltaire , le même que l'Ouvrier de

la grande pendule dont Newton a connu le balancier et le ressort. Mais passons, car notre vieillard m'intéresse, et il nous attend.

Je m'aperçus, continua M. de Vaneville, que le caractère de mon fils s'altérait. La tristesse, la défiance, je ne sais quelle timidité sombre étoit peinte sur son visage. Comme le souci des affaires étoit aussi empreint habituellement sur mon front, mon enfant me craignoit ; et cet air caressant, cet accueil doux et tendre qui l'auroit rassuré, ne lui annonçoit jamais en moi un père indulgent et facile. On lui inspiroit pour moi, sous le nom de respect, une frayeur qui réprimoit ses plaintes. Ainsi rebuté, châtié durement et à tous propos, jaloux sur-tout des préférences que l'on donnoit à ses deux frères, et comparant, au fond de sa petite ame ulcérée, les complaisances qu'on avoit pour eux aux rigueurs qu'on avoit pour lui, il devint tous les

jours plus triste et plus chagrin. J'a-  
chevai de l'aigrir par des réprimandes  
cruelles. Il se crut rebuté de moi, il  
se crut haï de son père; et la Nature  
perdant ainsi sa dernière espérance et  
sa dernière consolation, il tomba dans  
un découragement stupide qu'on prit  
pour de l'obstination à ne vouloir s'ap-  
pliquer à rien.

Je lui parlois quelquefois raison,  
mais une raison dure et froide : je le  
grondois ; il m'écoutoit avec des yeux  
fixes, où je voyois rouler des larmes,  
que mes lèvres, malheureux père, au-  
roient au moins dû sécher quelquefois !  
Mais son silence, qui étoit celui du  
désespoir, je l'attribuois à une dureté  
d'ame et de caractère. Ah ! c'étoit moi  
qui étois dur envers lui. Je finis par  
le repousser, et alors il devint réelle-  
ment farouche. Le pauvre enfant !  
quels rebuts n'eut-il pas à souffrir et  
à dévorer !

204 L'ERREUR D'UN BON PÈRE,

Les bras de sa Nourrice étoient son seul asyle ; et lorsqu'elle venoit le voir, il s'y jetoit à corps perdu, et baignoit son sein de ses larmes. O ma bonne, ô mon unique mère ! lui disoit-il avec des sanglots, je n'ai que vous au monde, vous seule avez pitié de moi ; mais pourquoi m'avez-vous nourri ? Pourquoi ma véritable mère, ma mère, hélas ! que j'ai perdue, pourquoi m'a-t-elle donné la vie ? Que ne m'avez-vous, l'une et l'autre , étouffé au berceau ? Pauvre orphelin ! oui je le suis, je le suis de père et de mère. Il n'y a plus de père pour moi, il n'y en a plus ; une marâtre lui a endurci le cœur pour un fils qui n'est pas le sien. Sa Nourrice fondoit en larmes, l'embrassoit, lui disoit tout ce que sa tendresse lui inspiroit de plus consolant : mais rien ne l'appaisoit ; et pour comble de cruauté, ma femme ayant appris les scènes de douleur qui se passaient entre mon fils et Julienne

sa Nourrice, et prévoyant peut-être qu'elle m'en instruiroit, lui fit défendre de revenir.

Mon fils le sut. Il avoit douze ans ; son caractère avoit pris de la force. Il éclata, pour la première fois, en reproches violens contre sa belle-mère, lui dit que par respect pour moi il avoit enduré toutes ses autres injustices ; mais que lui envier sa dernière, son unique consolation, le priver de voir sa Nourrice, afin qu'il ne lui restât pas même l'ombre d'une mère, c'étoit un trait de barbarie dont une marâtre seule étoit capable ; et que puisqu'elle n'étoit pour lui qu'une Furie, il vouloit la fuir. Obtenez, lui dit-il, d'un père que vous avez dénaturé, obtenez qu'il me chasse de sa maison : c'est la dernière grace que lui demande son enfant.

Vous croyez bien que de ces plaintes on ne me rapporta que ce qu'elles avoient d'atroce. *Une Marâtre, une*

*Furie, un Père dénaturé*, voilà, me dit ma femme, voilà comme à douze ans il parle de vous et de moi. Je vous afflige, et je suis moi-même inconsolable de voir un tel caractère se décider dans un enfant. Mais le naturel dans un âge aussi tendre n'est peut-être pas inflexible. On m'a parlé d'un homme sage, qui, dans un Prieuré voisin de la forêt de Lions, prend chez lui des enfans, et les élève avec le plus grand soin. Il a sur-tout le don de leur plier le caractère; et les esprits les plus opiniâtres, il les rend dociles et doux. Elle m'en cita des exemples; et en me voyant accablé: Que voulez-vous? dit-elle, c'est un mal d'où peut naître un bien. L'ame de votre fils annonce une grande énergie; mais il faut le dompter, si vous ne voulez pas que sa fougue l'emporte aux excès les plus effrayans.

Qu'aurois-je opposé à ces conseils, persuadé, comme je l'étois, que les



violences de mon fils étoient un vice de la Nature ? Je consentis à son éloignement ; qu'il sembloit désirer lui-même. Un village, une solitude au fond d'une forêt, rien ne put le faire balancer.

Le jour de son départ, lorsqu'il vint prendre congé de moi, il s'avança d'un air sérieux et posé qui m'auroit surpris dans un homme. Allez, mon fils, lui dis-je, allez apprendre à vous vaincre vous-même, et revenez à moi dans quelque temps plus docile et plus modéré. Embrassez-moi : adieu. Ce fut dans ce moment que son pauvre cœur se brisa. Au lieu de se jeter entre mes bras, le malheureux se prosterna, me prit la main. . . . . Ah ! mon ami, je crois encore sentir sur cette main l'impression brûlante de ses lèvres. Tu n'es donc pas insensible, lui dis-je en le voyant suffoqué de sanglots ? Insensible, moi ! ah ! mon père, dit-il d'une voix déchirante. Eh bien ! repris-je,

208 L'ERREUR D'UN BON PÈRE;

si tu es né bon, si tu aimes ton père, promets-lui de te corriger. Me corriger, de quoi? demanda-t-il d'une voix étouffée. Quel est le crime de votre enfant? Est-ce de n'avoir plus de mère? Est-ce d'avoir..... Il s'arrêta, et levant sur mes yeux un regard qui me perça l'âme : Mon père, me dit-il, mon père, au nom de celle qui n'est plus, bénissez votre enfant, il va se séparer de vous. Il étoit à mes pieds; et tandis que je lui donnois ma bénédiction, il les arrosoit de ses larmes.

J'étois attendri comme lui; et la Nature, qui me parloit dans ses regards et dans mon cœur, alloit nous reconcilier; mes bras alloient s'ouvrir, le pardon étoit sur mes lèvres. Hélas! un mot de plus, que de tourmens je me fusse épargnés!

Dans ce moment parut sa belle-mère avec ses deux enfans. Mon fils, lui dis-je, levez-vous, baisez la main à  
Madame,

Madame, et demandez-lui ses bontés. A ces mots ses larmes tarirent, toute son ame se révolta, et un regard d'indignation fut le seul adieu que ma femme reçut de lui. Je lui dis d'embrasser ses frères, il les rebuta fièrement; et revenant tomber à mes genoux : Mon père, me dit-il, pardon ! je vous aime, je vous révère ; mais ne me forcez pas à baiser la main qui m'opprime ; ne me commandez pas d'embrasser. . . . . Levez-vous, enfant dénaturé, je ne vous connois plus, lui dis-je ; et comme il s'éloignoit avec l'égarément du désespoir sur le visage : Qu'il parte, m'écriai-je, et qu'il ne reparoisse jamais devant mes yeux.

Ce que j'avois vu de la fougue et de l'âpreté de son caractère, la persuasion où j'étois que sa haine pour sa belle-mère étoit injuste, et l'espérance que l'éloignement, l'âge, les soins, et les leçons d'un Maître, homme de bien,

210 L'ERREUR D'UN BON PÈRE,

corrigeroient en lui ce mauvais naturel ; tout cela , dis - je , adoucit dans mon ame l'impression de ses adieux , et je ne vis dans son absence qu'un bien pour lui et pour moi-même.

Mais la funeste prévention qui l'avoit perdu dans l'esprit de son père , le poursuivit auprès de son Instituteur. Cet honnête homme étoit un composé de mœurs rustiques et de mœurs pédantesques. Vous jugez comment il s'y prit pour corriger un caractère qu'on lui annonçoit comme indomptable , et qu'on lui ordonnoit de rompre , s'il ne pouvoit pas le fléchir. Une discipline sévère et triste , un ton rude , une règle étroite et rigoureuse , toujours accompagnée de menaces et de châtimens ; tout ce que la domination a de plus rebutant , et l'esclavage de plus pénible , fut le système d'éducation auquel fut soumis mon enfant. Il en fut révolté , et il prit en aversion

tous les devoirs qu'un Maître si dur lui imposoit.

Mais ce qui l'affligeoit le plus, c'étoit d'entendre dire, lorsqu'il se plaignoit de la gêne et de la rigueur de sa situation, que telle étoit la volonté d'un père justement irrité. Justement irrité ! s'écrioit-il en versant des larmes amères ; ah ! s'il avoit connu, ah ! s'il pouvoit connoître le cœur de son enfant ! Périssent les méchans qui ont aigri le cœur d'un bon père ! Périsse le serpent qui chaque jour ne cesse d'y verser son venin ! Et quand son Maître lui reprochoit de hair l'étude ! Non , disoit-il , ce n'est pas l'étude que je hais , c'est la vie ; et je ne sais pourquoi je diffère à m'en délivrer.

Tout sévère qu'étoit son Maître , il falloit bien , pour le calmer , qu'il s'adouçât quelquefois lui-même. Mon fils avoit donc par intervalles des momens de dissipation ; mais il n'usoit de sa liberté que pour chercher la solitude ;

et lorsqu'on l'y trouvoit plongé dans sa noire mélancolie, et qu'on lui en demandoit la cause : Je suis malade, disoit-il. — Et où est votre mal ? Il est là, répondoit-il en se frappant le sein à l'endroit où battoit son cœur.

Si dès-lors j'avois su ce que j'ai su depuis ; j'aurois senti mon injustice, et je serois allé, en dépit de ma femme, embrasser, consoler mon malheureux enfant. Une seule de mes caresses, une marque de mon amour auroit changé son caractère ; il se fût adouci, attendri dans mes bras. Mais ce n'étoit jamais à moi que son Maître écrivoit ; et je ne voyois de ses lettres que ce qu'il y avoit de désolant pour moi. Enfin un trait de cruauté que je ne puis pardonner, même à l'ombre de celle qui en a été coupable, c'est de m'avoir soustrait les lettres que mon fils m'écrivoit dans les accès de sa douleur.

Ce fut le désespoir où le réduisit

mon silence qui lui fit prendre enfin sa dernière résolution. Il s'échappa ; et le voisinage de la forêt de Lions ayant favorisé sa fuite, une nuit lui suffit pour le dérober aux poursuites d'un homme qui avoit peu de moyens de faire courir après lui.

Lorsque je reçus la nouvelle de son évasion, ou de sa mort peut-être, j'éprouvai la commotion qu'un accident aussi funeste peut causer à l'ame d'un père. Mais ma femme eut l'adresse d'étourdir ma douleur, en feignant de ne voir dans cet événement qu'une folie de jeunesse, et en m'assurant que dans peu de jours, ou mon fils seroit ramené, ou il reviendrait de lui-même. En attendant, nous convînmes ensemble de n'en faire aucun bruit ; mais je n'épargnai rien pour tâcher de le retrouver. Celle de mes idées qui me donna le change, fut que mon fils se seroit sauvé sur quelque navire marchand, comme il arrive aux enfans du

peuple. Je fis écrire dans les ports : et, sans le nommer, j'y donnai son signalement. Mais les recherches les plus exactes et les plus diligentes me furent inutiles ; et au bout de six mois d'espérances trompées, j'eus la cruelle persuasion que mon fils n'étoit plus.

On ne négligea rien pour me distraire de ma douleur, et pour occuper ma tendresse de l'intérêt de voir s'élever sous mes yeux les deux enfans qui me restoient. Mais comme si la Nature eût voulu se venger des cruautés d'une marâtre, ses deux enfans nous furent enlevés, comme par un souffle rapide : cette contagion, parmi nous si funeste au premier âge de la vie, les frappa tous deux à-la-fois ; et leur inconsolable mère les suivit de près au tombeau.

Me voilà seul, accablé de peines ; mais ne me croyant point coupable, j'aurois eu le courage d'endurer pa-



tiemment toute la rigueur de mon sort, si le Ciel, qui ne laisse rien d'impuni, ne m'eût fait découvrir, au fond d'un secrétaire, les lettres déchirantes que mon malheureux fils m'avoit écrites dans son exil, et que ma femme m'avoit cachées. Ah ! mon ami, ce fut dès ce moment que je sentis s'attacher à mon cœur ce chagrin profond et cruel dont vous l'avez vu dévoré.

Quel style que celui de ces lettres ! Je me souviens de la dernière, et vous allez l'entendre : « Quoi, mon père ! » me disoit-il, jamais un mot de consolation pour votre malheureux enfant ! Dix lettres les plus tendres et les plus suppliantes, dix lettres arrosées des larmes d'un fils innocent, et qui ne vous demande que de cesser de le haïr, n'ont pu me l'obtenir cette dernière grâce ! O mon père ! écrivez-le-moi, ce mot qui me rendra la vie : *Mon enfant, je ne te hais point.* Ces sacrés ca-

» caractères tracés de votre main seront  
 » baisés mille fois le jour ; ils seront  
 » empreints sur mes lèvres , ils seront  
 » gravés dans mon cœur. Il est pour  
 » vous ce cœur plein de respect et de  
 » tendresse ; ce n'est pas de vous qu'il  
 » se plaint ; cessez donc de le déchirer.  
 » Il a eu le courage de tout souffrir  
 » jusqu'à présent : mais la silence, l'abandon, l'oubli ou la haine  
 » d'un père est un malheur au-dessus  
 » de ses forces ; je sens qu'il y va  
 » succomber ».

Figurez-vous, s'il est possible, poursuivit M. de Vaneville, quelle fut ma douleur et mon indignation. Avoir intercepté les lettres de mon fils, et nous avoir fait croire, à lui que je l'abandonnois, à moi qu'il bravoit ma colère ! Rien de plus criminel ; et ce n'est qu'à vous seul que je l'ai révélé ce funeste et honteux secret.

Voyez, nous dit Voltaire, comme le sentiment le plus doux, le plus

tendre de la Nature , l'amour d'une mère pour ses enfans , devient lui-même atroce et funeste dans ses excès ! Hélas ! dit Vauvenargue , toutes les passions sont les filles de l'amour-propre : pour être injustes et cruelles , elles n'ont qu'à lui ressembler.

Alors , reprit Cideville , mon vieillard me conta comment , plus solitaire que jamais dans son intérieur , il y étoit poursuivi par des réflexions déchirantes. Je me rappelois , disoit-il , mille traits de la haine que cette femme injuste avoit conçue pour mon fils , et que j'aurois dû remarquer à travers ses déguisemens ; je m'indignois d'avoir été capable d'une si aveugle foiblesse. Tantôt j'accusois la Nature de n'avoir point parlé en faveur de mon sang ; tantôt je me faisois un crime de ne l'avoir point écoutée ; et mes ressentimens se tournoient contre moi. Ma maison me devint affreuse , le monde , où je croyois que tous les yeux me demandoient mon

fil, me fut insupportable ; et vous sûtes alors la résolution que je pris de le fuir et de me cacher.

J'allois partir, lorsque pour achever de me navrer le cœur, la Nourrice de mon malheureux fils, Julienne, ayant appris que je l'avois perdu, vint me trouver tout éplorée ; et dans l'effusion de son ame, elle me révéla le secret de leurs entretiens. Non, jamais père n'a éprouvé le mal qu'elle me fit en me les racontant. J'y vis tous les chagrins, tous les dégoûts qu'il avoit dévorés, sans oser m'en faire une plainte. Je vis que dans ce cœur si cruellement déchiré, son amour, son respect pour moi étoient restés inaltérables ; je vis enfin que j'avois été un mauvais père envers le meilleur des enfans. Et peut-être, il n'est plus ! m'écriai-je en me renversant, et je suis cause de sa mort, et mon crime est irréparable !

La pauvre femme, en mêlant ses larmes aux miennes, essaya de me

consoler. Non, Monsieur, me dit-elle, à moins que l'on n'ait eu la cruauté d'attenter à sa vie, et Dieu me garde de le croire ! ou que quelque accident n'ait abrégé ses jours, votre fils n'est point mort. Vingt fois dans la violence de ses chagrins, il m'a dit que si sa vie étoit à lui, sa résolution seroit prise ; mais aussitôt cet aimable enfant, levant les yeux et les mains vers le Ciel, s'écrioit : Non, elle est à vous, ô mon Dieu ! vous me l'avez donnée cette triste et pénible vie ; vous seul avez droit de me l'ôter ; mais vous voyez tout ce que j'endure, ajoutoit-il : pour récompense, rendez-moi quelque jour les bontés de mon père ; j'oublierai dans ses bras tout ce que j'aurai pu souffrir.

Je repris donc quelque espérance ; mais alors je me figurai ce qu'il devoit souffrir encore ; et toute consolation fut éloignée de mon cœur. Je me serois reproché comme un crime le plus

220 L'ERREUR D'UN BON PÈRE ,

petit mouvement de joie ; une vie agreste et frugale avoit encore trop de douceurs ; je ne me pardonnois pas même les momens de diversion que pouvoit faire à ma tristesse la culture de mes jardins. Ce travail , me disois-je , est volontaire et doux ; et celui auquel la misère a condamné mon fils , est dur et sans relâche : je m'amuse à parler une terre fertile ; et lui peut-être , en gémissant , il défriche une terre ingrate , et la baigne de ses sueurs : des mets simples , mais abondans , vont être servis à ma table ; et lui , que sais-je si un mauvais pain , un pain arrosé de ses larmes , ne lui manque pas quelquefois ? Que sais-je si sur un navire à la merci des flots , au milieu des orages , excédé de fatigue des manœuvres du jour , il n'est pas réveillé la nuit au bruit des vents et des tempêtes , tandis que je vais mollement goûter un tranquille sommeil ? Oh ! non , il n'étoit pas tranquille ce som-

meil où me poursuivoit l'image de mon fils. A table, je croyois le voir pâle et languissant devant moi, et tous les mets dont je goûtois me sembloient mêlés d'amertume. Enfin, vous le dirai-je ? quand je me voyois seul en présence de cette image, les larmes couloient de mes yeux ; je tendois les bras à mon fils, et je lui demandois pardon.

C'est ainsi, mon ami, que dans ma solitude, compagnon des travaux de ces hommes agrestes, à qui, pour dédommagement, la Nature a donné la joie, mais que ma tristesse affligeoit, j'ai passé trois ans de ma vie ; et je ne vous peins que foiblement ce long deuil de l'ame d'un père, cette immense nuit de douleur.

Cependant qu'étoit devenu mon fils ? et comment l'ai-je retrouvé ? c'est ce que je lui laisse à vous conter lui-même, quand vous serez seul avec lui.

Alors les deux époux et leur ami

étant venus nous joindre , la promenade se dirigea vers le coteau , d'où nous jouîmes du spectacle du labourage , majestueusement terminé par un beau coucher du soleil.

Le lendemain , en se promenant avec moi , le jeune homme reprit l'histoire de sa fuite , où son père l'avoit laissée.

Monsieur , me dit-il , si mon père vous a parlé de mon enfance , mes torts vous sont connus : je suis né violent ; ma sensibilité fut mise à des épreuves douloureuses ; je ne sus pas la modérer ; ce fut la source de nos malheurs. Je n'avois plus de mère , et mon père étoit tout pour moi. Je l'aimois du fond de mon ame ; je fus jaloux de son amour. Cette jalousie me rendit triste , impatient , farouché ; et mon père désespérant de m'apprivoiser , m'éloigna. Dans cet exil , où j'aurois eu besoin d'être adouci , je fus sévèrement traité ; et ne croyant jamais pouvoir être plus malheureux , je m'évadai.



Je m'étois fait céder, en échange de mon habit, le vêtement d'un Pasteur de mon âge; sous ce déguisement, je me dépaysai. Je cheminois la nuit, évitant les villages, et par des sentiers détournés, j'allois cherchant quelque ferme isolée où l'on eût besoin d'un Pasteur. Enfin ce fut dans un hameau voisin de Fleury et d'Aumale, que je trouvai l'objet de mon ambition.

Dans cet état libre et tranquille, ayant du pain et du laitage en abondance, dormant sur de la paille fraîche, et m'éveillant au point du jour, pour commander aux animaux dociles que je menois au pâturage, je n'aurois pas été à plaindre, si au souvenir de mes peines ne s'étoit pas mêlé le souvenir d'un père que je croyois voir, irrité, menaçant et inexorable, me préparer des châtimens dès que l'on m'auroit retrouvé.

Au bout de quelques mois, cette

inquiétude cessa, et j'eus la cruelle assurance d'être oublié ou d'être abandonné. Alors ma tristesse plus calme n'en fut que plus profonde; et le silence des campagnes, la vaste solitude qui s'étendoit autour de moi, et dans laquelle j'étois errant, ne fit que me plonger plus avant tous les jours dans ma sombre mélancolie. Sur-tout, quand ma pensée se fixoit sur l'abîme qui me séparoit de mon père, et que je disois en moi-même : *Je ne le verrai plus*, je tombois dans l'abattement. Ma foible tête y auroit succombé, sans la douce distraction qu'heureusement je m'étois ménagée; car moins ennemi de l'étude que de la gêne, je n'avois pu me détacher de mon Livre chéri; Virgile ne me quittoit pas. Les *Eglogues* m'associoient à Tityre et à Mélébée, et moi-même, en me déguisant, j'y avois pris le nom d'Alexis : les *Géorgiques* ennoblissoient à mes yeux  
mon

mon nouvel état; j'y voyois la campagne honorée par mon Poëte; je le lisois avec orgueil.

Un jour qu'à l'ombre d'un vieux saule, je m'étois livré à cette lecture consolante, je m'endormis; et pendant mon sommeil, vint à passer auprès de moi un homme retiré du monde, et rendu misanthrope par de justes ressentimens : c'étoit ce M. de Nelcour. Il apperçut un Livre ouvert sous la main d'un jeune Pasteur. Cette nouveauté l'étonna. Curieux de savoir quel étoit ce Livre, il se baissa, et il vit que c'étoit Virgile. Il ne voulut pas m'éveiller; mais dans sa promenade, rôdant autour du saule, il ne me perdit point de vue, et à mon réveil, il vint à moi.

Jeune homme, me dit-il, je viens de voir à côté de vous quelque chose de bien étrange, un Livre ouvert, et ce Livre est Virgile! Est-ce que vous lisez Virgile? Et si telle a été votre

*Tom. II.*

P . . . . .

226 L'ERREUR D'UN BON PÈRE,  
éducation, par quel malheur êtes-vous  
réduit à la condition de Pasteur ?

Il n'est pas, lui dis-je, impossible  
qu'un orphelin, bien élevé, tombe  
dans la misère; je suis cet orphelin.  
Il voulut savoir d'où je venois, quel  
étoit mon nom, ma naissance : Je  
m'appelle Alexis, lui dis-je; vous voyez  
d'ici mon hameau; vous n'avez pas  
besoin d'en savoir davantage. Et comme  
il sembloit s'étonner de ma dissimu-  
lation, je m'étonnai à mon tour qu'un  
passant me demandât des confidences.  
La fierté de cette réponse lui inspira  
pour moi de l'estime.

Je vous sais bon gré, me dit-il,  
d'être prudent, quoique jeune encore.  
Eh! que n'ai-je su, comme vous, de  
bonne heure, ne pas me fier aux pas-  
sans! Cependant ma curiosité est si  
naturelle et si juste, qu'au moins,  
ajouta-t-il, devez-vous la croire inno-  
cente; et l'intérêt qu'inspirent le mal-  
heur et votre âge, suffit pour la jus-  
tifier.

Je lui fis des excuses d'avoir si mal répondu à cette marque de bienveillance. Mais, Monsieur, lui dis-je, à quoi bon se souvenir, dans le malheur, de ce qu'on a été et de ce qu'on n'est plus ? C'est au moins un surcroît de peine. Je veux n'être connu que pour un Pasteur que je suis. Ce n'est ni à vos yeux, ni aux miens que je rougis de l'être ; Virgile nous a dit que les Dieux l'ont été ; mais tout le monde ne sait pas combien la vie pastorale a été honorée et devrait l'être encore. J'oserai donc, sans savoir qui vous êtes, vous supplier de ne point me trahir. Je suis un enfant délaissé, mais je gagne ma vie en me rendant utile ; et vous la troubleriez cette vie innocente, si vous abusiez du secret que vous m'avez surpris dans mon sommeil : au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, ajoutai-je, promettez-moi de le garder.

Je vous le promets, me dit-il, mais

P. 2

228 L'ERREUR D'UN BON PÈRE,  
à condition qu'il me sera permis de  
venir passer avec vous quelques heures  
du temps que vous serez au pâturage.  
Comme vous, mon enfant, je connois  
le malheur; j'ai, comme vous, le goût  
de l'étude, j'aime Virgile, nous le li-  
rons ensemble; et lorsque nous serons  
plus connus, plus sûrs l'un de l'autre,  
une confiance mutuelle mêlera ses  
épanchemens aux charmes de nos en-  
tretiens.

Quoi! s'écria Voltaire, il ne l'em-  
mena point? Patience, dit Vauvenar-  
gue, il ne le connoît pas, et Alexis  
peut fort bien n'être qu'un petit liber-  
tin. Qu'importe, dit Voltaire! Ce li-  
bertin lisoit Virgile, il étoit fier de  
garder un troupeau, et il supportoit  
le malheur.

Ce galant homme, reprit Alexis (car  
il s'appeloit de ce nom), revint assi-  
dument se promener au pâturage.  
Nous y passions ensemble une partie  
des beaux jours de l'automne, et ces

jours couloient doucement. Virgile, Horace qu'il m'avoit fait connoître, et que je commençois à goûter comme lui, quelques Livres français qu'il apportoit et qu'il me faisoit lire, Montagne, La Fontaine, Racine et Fénelon se disputoient notre loisir.

Mais dans les intervalles de nos lectures, M. de Nelcour essayoit de temps en temps de pénétrer le secret de mon infortune. Est-il possible, me dit-il un jour, qu'un enfant comme vous n'ait pas au moins trouvé dans sa famille ou dans le monde quelqu'un qui l'ait pris en pitié? Je n'ai, lui dis-je, imploré la pitié de personne : tout jeune que je suis, je sais que dans le monde les malheureux sont importuns.

Ah ! que vous avez bien raison, me dit-il ( car, sans le savoir, je touchois à l'endroit sensible de son ame ); et alors il me raconta qu'il avoit été dans sa jeunesse ce qu'on appelle un homme aimable; qu'il s'étoit ruiné à

250 L'ERREUR D'UN BON PÈRE,  
être libéral; que de cent bons amis  
qu'il avoit eus à ses soupers et à ses  
fêtes, pas un seul, dans sa décadence,  
ne lui avoit offert son secours; que  
les femmes qui le citoient comme un  
modèle de galanterie et d'agrément,  
l'avoient trouvé changé à faire peur,  
dès qu'elles l'avoient su ruiné; et que  
plus sage à ses dépens, il avoit pris,  
sans balancer, le parti de vendre ses  
biens, de payer ses dettes, et de se  
retirer dans un petit domaine, le seul  
qu'il se fût réservé.

Je l'écoutois avec intérêt, me con-  
tant ses folies, sa crédulité vaine, ses  
illusions, ses erreurs, mais sa con-  
fiance n'attira point la mienne; et  
voyant qu'elle lui échappoit toutes les  
fois qu'il vouloit la surprendre, il prit  
le parti sage de la laisser venir.

Oh ça, mon cher Alexis, me dit-il  
un jour, voici bientôt l'hiver, et nous  
allons ne plus nous voir; savez-vous  
que cela m'afflige? Cela m'afflige aussi,



lui dis-je en soupirant. Pourquoi donc , reprit - il , nous affliger l'un l'autre ? pourquoi nous séparer ? Dans ce village de Fleury , tout voisin de votre hameau , je vis tranquille et solitaire ; et des débris de ma fortune , j'ai conservé de quoi vieillir assez heureux encore ; venez y être heureux avec moi. Le plus doux de mes soins est d'élever une jeune orpheline , pour qui j'ai beaucoup de tendresse ; si vous partagez son asile , j'aurai deux enfans au lieu d'un.

Monsieur, lui dis-je, il y a dans vos bontés un caractère de franchise qui me fait un devoir de vous parler à cœur ouvert. Ma passion dominante est l'amour de la liberté ; et je ne connois d'homme libre que celui qui , n'ayant à faire qu'à lui-même et à la Nature , force par son travail la terre à le nourrir. Je veux devenir cet homme-là ; je veux être ou le Laboureur , ou le Jardinier de Virgile.

P 4

Avec moi , me dit-il , vous serez l'un et l'autre : une bonne ferme à régir , un beau jardin à cultiver ; voilà ce que je vous propose. Pour la conduite de la ferme , j'y suis novice encore ; nous nous en instruirons ensemble. Pour la culture du jardin , je me crois en état d'en donner des leçons. Cette espérance me décida ; et après avoir pris congé de ma Fermière , je suivis M. de Nelscour.

Je trouvai , en effet , chez lui un jardin cultivé , soigné à faire envie , et une petite Natalie , âgée de neuf ans , belle comme le jour.

Vous voyez , me dit-il , dans cette aimable enfant le charme de ma solitude. Elle ne me doit pas la vie ; mais l'habitude de nous aimer nous est devenue si naturelle , que le lien de l'adoption nous tient lieu de celui du sang. En épousant sa mère , veuve de M. de Léonval , Capitaine de Grenadiers , tué à l'attaque de Denain , j'adoptai cette

enfant qu'il laissoit sans fortune, glorieux d'acquitter ainsi ma Patrie envers ce brave homme. Natalie annonçoit déjà le caractère le plus aimable ; et presque aussi chérie de moi que de sa mère, elle rendoit notre union plus tendre encore et plus heureuse ; mais ce bonheur fut de peu de durée ; et bientôt Natalie et moi nous eûmes à pleurer, elle une bonne mère, et moi une excellente femme. Mon ami, me dit-elle en mourant, je vous lègue ma fille ; c'est mon unique bien. Servez-lui de père et de mère. Je le promis, et je tins parole ; mais comme je n'ai plus de fortune à laisser à ma chère enfant, je l'élève dans la simplicité des mœurs, des goûts et des plaisirs champêtres. Cette ferme sera sa dot, ce ménage sera le sien.

Je ne sais quelle étoit la pensée de M. de Nelcour en me parlant ainsi ; mais pour moi, dès-lors je crus voir quelque légère vraisemblance dans l'es-

poir d'être un jour l'époux de Natalie ; et je me pris pour elle de ce tendre intérêt qui , en passant par tous les degrés des amitiés de mon âge et du sien , devient amour , dès que l'amour peut naître.

Chéri moi-même de M. de Nelcour , nos travaux , nos lectures , nos promenades , les soins que nous donnions à l'éducation de Natalie , la plus précieuse de nos plantes , tout étoit commun entre nous. Nos jours étoient remplis , nos nuits étoient paisibles. Les mois et les saisons s'écouloient à Fleury avec la rapidité de la pensée ; et M. de Nelcour ne cessoit de dire qu'il n'avoit rien laissé dans le monde qui fût digne de ses regrets. Mais moi j'y avois laissé un père , et son image venoit sans cesse me reprocher d'être heureux loin de lui.

L'intéressante et belle Natalie répondoit à nos soins avec une docilité charmante. Grace à la vie active qu'elle

menoit à notre exemple , sa taille , en s'élevant , déployoit mille charmes ; elle avoit la souplesse des arbrisseaux qu'elle avoit plantés ; son teint avoit l'éclat des fleurs et la fraîcheur des fruits que ses mains cultivoient ; et mise en simple jardinière , tantôt la serpette à la main , tantôt le clayon sur la tête , ou la corbeille au pli du bras , vous l'auriez prise pour la Déesse dont elle recueilloit les dons.

Adieu l'étude , disoit Voltaire , le jardin va tout envahir. Oh ! non , reprit Cideville , l'étude avoit son tour ; et c'étoit-là que par des traits d'un naturel ingénieux , l'esprit et l'ame de Natalie , son caractère , et quelquefois le sentiment qui l'animoit , se laissoit voir dans toute sa candeur.

Comme moi , me disoit Alexis , Natalie s'appercevoit du progrès que faisoit en elle et en moi-même notre mutuelle amitié ; mais nous étions loin tous les deux d'en prendre aucune in-

quiétude. Bien aises d'être ensemble , occupés l'un de l'autre , elle avec sa douce gaîté , moi avec ma mélancolie , nous respirions l'amour comme on respire l'air , nous jouissions du plaisir de nous voir comme on jouit de la lumière : une heureuse sécurité nous en déroboit le péril. Mais vint le temps où M. de Nelcour , plus clairvoyant que nous et moins tranquille , n'osa plus nous laisser sur la foi de notre innocence ; et quand Natalie eut seize ans , il résolut , ou de savoir de moi si j'étois fait pour elle , ou de m'en éloigner.

Alexis , me dit-il , je crois avoir assez long - temps attendu votre confiance : elle étoit due à mon amitié ; elle s'y est refusée ; je ne m'en plaindrai point. Mais dans l'âge où vous êtes , il ne m'est plus permis de vous retenir près de moi , qu'au titre le plus saint : c'est à vous de me dire si vous avez le droit d'y prétendre.

Oui, Monsieur, je l'aurois ce droit, lui répondis-je, et ma naissance me le donne; mais mon malheur me l'interdit. Je suis dans la disgrâce d'un père, hélas! cruellement trompé, et non moins à plaindre que moi, car il est obsédé par les ennemis de son sang; et c'est de sa bonté que leur malice abuse. Homme juste, mais foible, hélas! c'est son secret et non pas le mien que j'ai cru devoir vous cacher; c'est pour ne pas l'accuser à vos yeux, c'est pour ne pas vous réduire vous-même à la cruelle alternative de me livrer à sa colère, ou de me dérober à lui, que je ne vous l'ai pas nommé. Ne le blâmez donc pas ce silence religieux, et qui ne m'est que trop pénible. Vous saurez qui je suis, lorsque le Ciel m'aura rendu l'indulgence et l'amour d'un père. Alors, s'il en est temps encore, Alexis viendra mettre aux pieds de Natalie, aux pieds de votre aimable enfant, la fortune que sa nais-

sance lui aura permis d'espérer. Jusque-là je m'éloigne le cœur plein de regrets, de reconnaissance et d'amour. Ne m'oubliez jamais, Monsieur; daignez m'aimer encore, moi qui vous chérirai toujours.

Mon ami, me dit-il, il m'est doux de savoir qu'un sentiment si vertueux vous a seul imposé silence. Oui, sans doute, malheur aux enfans dont la plainte révèle les torts de leur père! Mais moi, j'en aurois un bien cruel envers vous, si je vous laissois me quitter sans vous assurer une place; j'en ai une à vous proposer. Non loin d'ici, auprès de Neufchâtel, dans le village de Flamais, s'est retiré, depuis quelque temps, un homme respectable, qui s'est fait, m'a-t-on dit, la même occupation que moi. Il cherche un Jardinier habile; je crois en être assez connu pour vous recommander à lui: c'est le Président de Vaneville.

Jugez de l'émotion que ce nom me



causa. Saisi, troublé d'étonnement, je respirois à peine ; je sentois que ma voix alloit s'éteindre sur mes lèvres. Il me vit pâissant, interdit, immobile ; il attribua mon saisissement à mon amour pour Natalie, et à la violence que se faisoit mon cœur. Allons, mon ami, du courage, me dit-il ; c'est pour nous, sans doute, une résolution pénible que de nous séparer ; mais notre situation la rend inévitable.

Je ne répondis rien ; j'avois d'autres pensées que celles qu'il me supposoit. Je brûlois du désir d'aller revoir mon père ; mais je croyois retrouver près de lui ma mortelle ennemie, avec ses deux enfans. Comment allois-je être reçu ?

L'homme à qui je vais vous proposer, ajouta M. de Nelcour, est la probité même ; et sous un air austère, tout le monde convient qu'il a de la bonté. Il est triste ; mais sa tristesse le rend intéressant, car il est bien à plain-

240 L'ERREUR D'UN BON PÈRE,

dre ! il a perdu sa femme et deux enfans , sa dernière espérance. Il est seul à Flamais , il est livré à sa douleur. Ce sera pour lui , je l'espère , une consolation que d'avoir près de lui un jeune homme aussi bon , aussi estimable que vous.

Ces nouvelles firent en moi une révolution soudaine ; mais au lieu de la joie qu'elles auroient pu me causer , ce fut un sentiment religieux qui me saisit ; car dans ces malheurs si rapides , je crus voir , je l'avoue , un châtimement surnaturel. Dès ce moment , vous pensez bien que ma résolution fut prise. Oui , Monsieur , écrivez , lui dis - je , offrez-lui mes services à ce vertueux solitaire ; mais ne lui dites rien de ce que vous savez de moi.

Il écrivit , il fit l'éloge de mes mœurs , de mon caractère , de mon habileté dans l'Art de la culture ; et , sans laisser rien entrevoir de ma première éducation , il répondit de moi. Je fus agréé ,  
je

je partis ; mais l'impatience où j'étois de revoir mon père, ne me rendit pas insensible au regret de quitter ma chère Natalie. Adieu, lui dis-je, Mademoiselle. En m'éloignant de vous je ne renonce pas à l'espérance de vous servir. Puissent les jeunes arbres que nous avons plantés et cultivés ensemble, vous faire souvenir quelquefois d'Alexis ! Puissiez-vous en cueillant ces pommes, et ces pêches qui vous ressemblent, désirer qu'Alexis les cueillît encore avec vous !

La pauvre enfant laissa couler des larmes ; et d'une voix qui me toucha sensiblement, elle me dit ces mots : Adieu, Alexis. Je serois bien fâchée de ne plus vous revoir. Souvenez-vous de Natalie.

Je pris le chemin de Flamais, le cœur rempli de joie et d'espérance, d'inquiétude et de frayeur. J'allois revoir mon père, mais j'allois le revoir pleurant une femme que j'avois offen-

242 L'ERREUR D'UN BON PÈRE,

sée, et deux enfans que j'avois rebutés. Si plus soumis et plus docile, je lui étois resté ; si j'avois su me vaincre et tout souffrir, il auroit eu en moi un fils pour essuyer ses larmes. Mais malheureux ! après ma révolte et ma fuite, après un coupable abandon, comment paroître devant lui ? Aurois-je, avant que d'être reconnu, le temps d'expier mes erreurs, d'adoucir ses ressentimens, et d'amener son cœur à la clémence ? Sept ans d'absence et de travail, tous mes traits altérés, mes cheveux et mon teint brunis, ce vêtement, cet air rustique pouvoient me rendre méconnoissable à d'autres yeux ; mais le serois-je aux yeux d'un père ? Eh bien, disois-je, si la Nature lui parle et me trahit, je saisirai l'instant de tomber à ses pieds ; et au lieu de son indulgence, j'implorerai sa miséricorde..... Mais alors mon pardon sera celui d'un criminel à qui son Juge aura fait grace ; et qui sait s'il ne verra point

dans M. de Nelcour le complice de son enfant, et le complaisant inhumain qui lui aura dérobé ma fuite ? Ah ! s'il se frappe de cette idée , plus d'espérance de me concilier pour notre aimable Natalie sa bienveillance et sa faveur. Telles furent les réflexions dont je fus occupé dans mon voyage de Fleury à Flamais ; et j'y arrivai tremblant d'être reconnu par mon père.

Hélas ! soit que ses yeux , affoiblis par les larmes , ne vissent plus en moi que des traits vagues et confus , soit que je fusse réellement changé au point d'être méconnoissable , il ne se douta point qu'il revoyoit son fils. Mais moi , quelle impression soudaine et déchirante n'éprouvai-je pas à sa vue ! Le chagrin , encore plus que l'âge , avoit ridé son front ; les pleurs que je lui avois coûté sembloient avoir sillonné ses joues ; la tristesse l'avoit courbé vers le tombeau.

244 L'ERREUR D'UN BON PÈRE,

O Dieu de la Nature ! tu sais quel mouvement de douleur et d'amour m'alloit prosterner à ses pieds. Mais tout-à-coup je me sentis intimidé par mes remords ; je le fus par cet air austère, par cette tristesse profonde qui sur son visage annonçoit un cœur dès long-temps ulcéré. En tremblant, je le suppliai d'être assuré de mon obéissance et de mon zèle pour son service. Il me dit de le suivre, me promena dans ses jardins, m'y distribua mes travaux, me ramena dans la demeure qui m'étoit destinée, et en attendant que mon petit ménage fût établi, il pourvut à tous mes besoins. A demain, me dit-il en me quittant : de bonne heure, à l'aube du jour, je serai moi-même à l'ouvrage.

Je dormis peu cette nuit-là, comme vous croyez bien ; mais j'éprouvai un soulagement inexprimable à me voir auprès de mon père, inconnu, et placé au gré de mes souhaits, pour mériter

son indulgence , et pour lui faire voir combien j'étois changé. Rien ne me seroit plus facile , en le servant , que de lui montrer une douceur inaltérable, une docilité parfaite , une obéissance profonde ; je ferois mes délices , plutôt que mes devoirs , de prévenir ses volontés ; et ce seroit ce saint respect, cette piété filiale qui , dans son Jardinier , lui feroit enfin reconnoître et pardonner son malheureux enfant. Mais pour dissimuler et contenir en moi les mouvemens de la Nature , il falloit du courage ; et je me promis d'en avoir.

Le lendemain , l'aurore et moi nous le trouvâmes dans ses allées. Le travail fut silencieux , et seulement à de longs intervalles , quelques mots rompoient ce silence. Il me demanda d'où j'étois. Je répondis d'Anet : ce fut mon unique mensonge. — Avez-vous encore votre père ? — Oui , grace au Ciel. — Et votre mère ? — Je ne l'ai plus. Il

soupira profondément. — Et que fait votre père ? Il travaille au jardin. — Est-il jeune encore ? — Il commence à être vieux. — N'a-t-il que vous d'enfans ? — Non , il n'a plus que moi. — Et vous l'avez quitté ! — Il l'a voulu lui-même. — Il est donc à son aise, et il peut se passer de vous ? — Oui ; mais si je mérite les bontés de mon Maître , j'espère qu'il nous permettra de nous réunir près de lui. Alexis , me dit-il , soyez tel avec moi que vous avez été chez M. de Nelcour , sage , laborieux , honnête ; et dans peu, je vous le promets, vous aurez ici votre père : ce ne sera pas moi qui vous en priverai. A ces mots , il se détourna , et je lui vis essuyer ses larmes.

Je lui ai rappelé depuis ce premier entretien. Ah ! m'a-t-il dit , tu ne vis pas l'impression que faisoit sur mon cœur chaque mot que tu répondois. Il y avoit alors plus d'un an que les noms de père et de fils n'avoient pu



sortir de ma bouche : je ne me sentois pas la force de les prononcer, c'étoit comme un poids sur mon cœur, et avec toi, je me soulageois à les dire et à les entendre.

Satisfait de me voir redoubler tous les jours d'activité, de diligence, lui créant un jardin nouveau, lui enseignant avec modestie une culture qui lui étoit inconnue, mon père avoit quelquefois la bonté de modérer mon ardeur au travail; et un penchant involontaire le ramenoit sans cesse auprès de moi. Alexis, quel âge avez-vous? me demanda-t-il un jour. — Vingt-un ans. — Vingt - un ans ! il poussa un soupir, et il garda un long silence.

Ah ! dit Vauvenargue à Voltaire, *il me rappelle Egiste ; Egiste est de son âge !*

Après quelques tours de jardin qu'il fit, reprit Alexis, pour soulager son ame, il revint à moi et me dit : Alexis, n'êtes - vous pas dans l'intention de

248 L'ERREUR D'UN BON PÈRE,  
vous marier ? Oui, Monsieur, j'y ai  
pensé, lui dis-je ; et si tel est votre  
bon plaisir et la volonté de mon père,  
je crois avoir trouvé à Fleury celle qui  
me rendroit heureux. Quel âge a-t-elle ?  
— Elle a seize ans. — Appartient-elle  
à des gens honnêtes ? — C'est la fille  
d'un homme qui a donné son sang  
pour l'Etat. — Bonne extraction ! —  
A l'âge de sept ans elle a perdu sa  
mère, ainsi que moi. — Pauvres en-  
fans ! Et qui a pris soin d'elle ! —  
C'est Monsieur de Nelcour. — Elle est  
jolie sans doute ? — Quand elle seroit  
laide, elle seroit aimable encore : c'est  
la douceur, la bonté même ; M. de  
Nelcour la chérit comme si elle étoit  
son enfant. — C'est donc un homme  
charitable, un homme bienfaisant que  
M. de Nelcour ? — Oui, Monsieur,  
un excellent homme ; et ses bontés  
pour Natalie et pour moi vous en sont  
témoins. Il a fait des folies, reprit  
mon père ; mais les folies d'un homme

foible et facile , je les pardonne : il est encore , hélas ! bien heureux que cette foiblesse ne lui ait coûté que sa fortune. Elle coûte souvent plus cher. Sait-il que vous aimez Natalie ? — Il s'en doute. — C'est pour cela pout-être qu'il vous éloigne d'elle ? — Peut-être bien. — Pourquoi ne vous a-t-il pas mariés ? — Ah ! Monsieur , il falloit le consentement de mon père ; et je n'ai pas osé le demander. — Pourquoi ? — L'orpheline n'a presque rien. — Elle a sa bonté , sa sagesse , son heureux naturel ; c'est une riche dot que cela. — Oui , Monsieur ; mais mon père ! ... Ah ! je tremble de lui parler. — Il est donc bien sévère envers vous , votre père ? — Il l'a été , Monsieur ; mais il n'en est pas moins sensible ; et , si je l'osois dire , il est bon comme vous. — En ce cas , j'espère obtenir qu'il consente à vous rendre heureux. S'il s'obstinoit pourtant , je vous préviens que je n'ai point d'au-

torité à opposer à celle d'un père ; et vous-même , Alexis , il faudroit lui obéir. — Oui , Monsieur , oui , je le promets , quand il s'agiroit de ma vie. Jamais enfant n'a respecté son père et ne l'a aimé plus que moi. Je ne vous cache point que je trouve dans Natalie tout ce qu'on peut désirer dans sa femme , que je l'aime bien tendrement , et que pour moi il n'y a pas de bonheur sans'elle. Mais mon père n'auroit qu'à me dire : Mon fils , il faut y renoncer , me suivre , et ne plus la revoir ; j'obéirois sans murmurer. Ah ! l'heureux père , s'écria le mien ! Alexis , va-t-en dès demain dire à M. de Nelcour qu'il me fasse l'honneur de me venir voir à Flamais , et qu'il m'amène l'orpheline. Je serai auprès de ton père son intercesseur et le tien. Mais je veux ta parole , que tant que je vivrai , vous ne me quitterez jamais. Je suis vieux , je suis seul , j'ai besoin de consolation ; j'en ai besoin plus que tu

ne peux croire. Au moins, vous m'aimez vous autres, et je vous traiterai tous les deux comme mes enfans.

A ces mots déchirans pour moi, je tombai à ses pieds, je les baignois de larmes, et j'allois me faire connoître. Mais si les chagrins du passé se renouvelant dans son ame, il n'alloit plus voir Natalie d'un œil si favorable; si même il refusoit de la voir!... Je tremblois de détruire nos espérances; et dans le désordre où j'étois, mon père ne vit qu'un jeune homme amoureux et reconnoissant.

Le lendemain, j'arrive chez M. de Nelcour, le cœur tout palpitant de joie. Vous avez mis, lui dis-je, le comble à vos bienfaits; et je viens vous en rendre graces. Ce M. de Vaneville, ce vertueux vieillard qui se consumoit de tristesse, et que le Ciel a voulu consoler... Monsieur, adorez avec moi la main qui m'a conduit: M. de Vaneville est mon père. Oui,

252 L'ERREUR D'UN BON PÈRE ,

c'est de vous que le Ciel s'est servi pour me ramener à mon père ; c'est à vous , Monsieur , que je dois l'espérance de le fléchir. Faites appeler Natalie. C'est d'elle qu'il dépend d'achever mon bonheur , et je veux l'y intéresser.

Elle vint. Je leur racontai ce qui s'étoit passé entre mon père et moi ; et à mesure que Natalie apprenoit mon secret , son émotion , sa rougeur , son innocente et naïve joie me laissoit pénétrer le sien. Elle nous avoua qu'elle avoit pleuré mon absence , qu'elle avoit bien souvent gémi de ne pouvoir pas être jardinière avec moi ; que son bon ange lui avoit prédit en songe qu'elle n'auroit jamais d'autre mari qu'Alexis ; et qu'elle avoit fait vœu , si son rêve s'accomplissoit , que sous un berceau du jardin que nous cultiverions ensemble , nous élèverions un autel à cet ange consolateur.

Nous partîmes ensemble , M. de

Nelcour , elle , et moi. Elle parut devant mon père , vêtue en simple villageoise ; et sa grâce , sa modestie , l'ingénuité de son langage , le naturel de son esprit , et cette teinte de culture qui s'y laissoit appercevoir , à son insçu , charmèrent notre bon vieillard. Sa beauté la rendit encore plus intéressante à ses yeux. Il témoigna combien il savoit gré à M. de Nelcour d'avoir cultivé son enfance ; il le retint trois jours chez lui ; et durant ces trois jours , il ne fut occupé que de notre aimable orpheline. Enfin , comme elle alloit retourner à Fleury : Je suis décidé , me dit-il , je vais écrire à votre père. Vous porterez ma lettre ; et si , comme je le présume , il approuve ce mariage , vous l'amènerez avec vous. Dites-moi son nom , dites-moi le nom du père de Natalie.

Ce fut alors que je sentis frémir toutes les fibres de mon corps , et palpiter toutes mes veines.

Monsieur, lui dis-je, vous me voyez tremblant de l'aveu que je vais vous faire. Ce n'est pas assez de solliciter le consentement de mon père ; et puisque vous avez tant de bonté pour moi, c'est d'abord mon pardon, ma grace qu'il faut implorer. Votre grace, reprit mon père avec étonnement ? Seriez-vous criminel ? — Oui, Monsieur, je le suis. Oui, c'est un fils coupable et repentant qu'il faut mettre à ses pieds ; si mes larmes vous touchent, c'est par-là qu'il faut l'attendrir ; car pour ne rien dissimuler à mon généreux protecteur, ma première jeunesse a peut-être causé de cruels chagrins à mon père. Comment cela, me demanda-t-il d'un air interdit et troublé ? — Par ma violence indomptable, par mes fougueux emportemens.

Il m'écoutoit, il frémissoit, ses yeux étoient attachés sur les miens, et je voyois le tremblement de ses genoux et de ses mains redoubler à cha-



cune de mes paroles. Ah ! m'écriai-je enfin , au nom de la nature , au nom de votre sang , Monsieur , demandez grace pour un jeune insensé qui s'est dérobé à son père , et qui depuis sept ans n'ose paroître devant lui. A ces mots je me prosternai. Ah ! malheureux ! c'est toi , s'écria-t-il en se précipitant sur moi et en me serrant dans ses bras ; et moi , suffoqué de sanglots , je me sentois inondé de ses larmes. Ah ! celles-ci sont douces , me dit-il ; laisse-les couler. J'en ai versé de plus amères. — Ah ! mon père ! mon père !

Me les pardonnez-vous ? — Oui , je te les pardonne , et tout est oublié , puisque tu m'es rendu. Mais tu ne viens pas affliger , désoler encore ma vieillesse ; quelle est donc cette jeune fille que tu veux épouser ? — Rassurez-vous , mon père : Mademoiselle de Léonval n'est pas indigne de porter votre nom ; à ces mots tout fut éclairci.

256 L'ERREUR D'UN BON PÈRE,

Venez, Monsieur, dit-il à M. de Nelcour, venez que je vous remercie. Que ne vous dois-je pas ! Vous me rendez mon fils ; vous me le rendez corrigé. Et vous, fille d'un homme dont je chéris le sang, et dont j'honore la mémoire, venez faire avec votre époux les délices de mes vieux ans. Nous fûmes mariés dans ce même village ; et pour habits de noces, nous voulûmes garder ceux que nous avions à Fleury.

Tel fut le récit d'Alexis ; et quand il eut fini, nous retournâmes vers son père.

Cideville, me dit celui-ci, à présent que vous savez tout, soyez notre conseil. Mes enfans se trouvent heureux auprès de moi ; dois-je les y laisser ? M. de Nelcour est d'avis que, dans ce petit coin du monde, menant ensemble obscurément une vie active et paisible, élevant nos petits enfans, heureux à peude frais, et assez riches pour nous  
donner

donner les plaisirs de la bienfaisance, nous formions comme une tribu d'amis de la campagne, que l'on bénira tous les jours.

Il a raison, s'écria Voltaire. Ce qu'il propose là est ma chimère favorite ; ils seront trop heureux de la réaliser. J'étois de l'avis de Voltaire ; mais lui, s'apercevant que Vauvenargue n'en étoit pas : Mes amis, nous dit-il, dans les temps de contagion il faut se tenir hors des lignes. Pensez donc que c'étoit alors le temps de la Régence. Et quelle étoit, dans ce temps-là, la place d'un homme de bien et d'une jeune et innocente femme ? Oui j'aurois dit à ces deux époux : Tenez-vous là, faites-moi des enfans bien sains, bien vigoureux ; qu'ils aiment comme vous la Nature et la poésie, et qu'ils apprennent de leur père à lire Virgile et Horace, et à cultiver leur jardin.

Vauvenargue sourit, et prenant la parole : Je donnerois, dit-il, ce con-

*Tom. II.*

R

258 L'ERREUR D'UN BON PÈRE,

seil à des ames d'une trempe molle et flexible ; car l'homme de ce caractère seroit bientôt vicieux par foiblesse , au milieu des vices du temps. Mais si je rencontrois un homme d'une probité vigoureuse , et dont la bonté naturelle eût autant de ressort que celle d'Alexis ; si à côté de lui je trouvois une femme habituée dès l'enfance à des mœurs simples et modestes et à se rendre heureuse par des goûts innocens ; je ne leur ferois pas l'injure de les tenir éloignés du monde ; je les presserois au contraire d'aller lui apprendre à rougir. Le rare mérite , en effet , que celui d'être bon parmi les bons ! C'est en face du vice , et du vice effronté , qu'il est beau d'être vertueux. Et puis pour acquitter la dette de la naissance et de la fortune , n'y a-t-il qu'à vivre en philosophe ? Et le fils d'un homme de Loix n'est-il fait que pour végéter parmi les plantes de son jardin ? Que M. de Nelcour , qui a laissé dans le monde les

débris de son opulence , reste tranquille dans le port , et s'y console de son naufrage ; que M. de Vaneville , qui a blanchi sous le faix des devoirs d'une grande place , se repose après ses travaux ; cela est juste et j'y consens. Mais je veux que son fils , assez jeune encore pour s'instruire et pour se rendre utile , vienne à son tour payer le tribut de ses veilles , de ses talens , de ses vertus ; et que son aimable compagne vienne montrer à ses pareilles que leur dignité , leur bonheur , leurs plaisirs les plus purs , comme leur véritable gloire , tiennent à leurs devoirs fidèlement remplis.

Tel fut, reprit Cideville , le sentiment de notre bon vieillard et celui des jeunes époux.

A la bonne heure, dit Voltaire; cela est plus beau , j'en conviens. Mais si, dans le monde , Alexis devient un libertin , et Natalie une fripponne , je le mets sur votre conscience ; et ce n'est

pas moi qui réponds que cela n'arrivera point.

Non , c'est moi , dit Cideville : et comme ils ont passé déjà plus de vingt ans ensemble , aussi unis , et presque aussi amoureux l'un de l'autre qu'ils l'étoient à Fleury , tout occupés du soin d'élever leurs enfans , et de leur inspirer la bonté de leur ame , je crois pouvoir les citer pour exemple des vertueux ménages que le monde n'a point gâtés. Aussi leur père , qu'ils vont voir tous les ans dans sa retraite de Flamais , a-t-il fait graver sur l'autel qu'il a élevé dans son jardin , au bon Ange de Natalie , et sur lequel sont placés les bustes des deux époux , a - t - il fait , dis - je , graver ce témoignage que l'envie elle-même n'a jamais démentie :

Belle Aréthuse , ainsi ton onde fortunée  
Roule , au sein furieux d'Amphitrite étonnée ,  
Un cristal toujours pur , et des flots toujours clairs,  
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.